

Duquesne University

## Duquesne Scholarship Collection

---

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

---

6-27-2008

### 02. « Si on ne devait entreprendre dans l'Église que des choses faciles, que serait devenue l'Église ? »; à M. Dupont

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

#### Repository Citation

de Mare, C. (2008). 02. « Si on ne devait entreprendre dans l'Église que des choses faciles, que serait devenue l'Église ? »; à M. Dupont. Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/56>

This Chapitre III is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

**« Si on ne devait entreprendre dans l'Église  
que des choses faciles,  
que serait devenue l'Église ? »  
à M. Dupont**

*Cette lettre est écrite de Rome le 17 août 1840. C'est la première lettre, d'une longue série, de Libermann à Eugène Dupont<sup>1</sup>, clerc tonsuré, au séminaire d'Issy, candidat potentiel à l'« Œuvre des Noirs ».*

*Eugène Dupont, à l'instigation de M. Pinault<sup>2</sup>, qui ne voit pas clair dans sa vocation, a écrit à Libermann pour lui demander conseil; déçu par les difficultés rencontrées au séminaire, ne ferait-il pas mieux d'aller chez les eudistes, à Rennes? Nous donnons la réponse en entier<sup>3</sup> tant elle permet, une fois de plus, d'apprécier les qualités de directeur spirituel de Libermann et nous renseigne sur son attitude spirituelle, véritable stratégie mystique: savoir attendre le moment de Dieu: « [...] lorsqu'on est au pied du mur; on attend alors avec patience et confiance qu'une issue s'ouvre, puis on continue sa marche comme si rien n'avait été. Voilà comment ont fait saint Paul et les autres apôtres. »*

*N'est-ce pas un bon résumé de son attitude durant toute cette période romaine? Nous donnons cette lettre en entier.*

<sup>1</sup> Dupont, Marie-Eugène, né en 1821; du diocèse de Rouen; séminaire de Saint-Sulpice en 1839; prêtre en 1844; date de sa mort? Nous possédons 23 lettres que Libermann lui a écrites de 1840 à 1848.

<sup>2</sup> Pinault, Alexis-Martin (1793-1870), du diocèse de Paris; à Saint-Sulpice en 1824, prêtre en 1827; à « la Solitude » en 1829; professeur à Issy; mort le 12 mars 1870.

<sup>3</sup> ND II, pp. 168-172.

M. Eugène Dupont, clerc tonsuré.

Rome, le 17 août 1840

Très cher frère,

Que la paix et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère remplissent votre âme, et soient le mobile de toutes ses œuvres !

J'ai reçu votre double lettre hier soir ; elle m'est venue de Londres, je ne sais trop comment. J'admire la conduite de Notre-Seigneur sur votre âme. Comme il fait jouer les ressorts de sa divine Providence pour vous vaincre et vous subjuguier dans les moindres choses, et en même temps dans celles qui vous tiennent le plus à cœur ! Vous avez mis une grande ardeur à me faire parvenir vos deux lettres, et vous désiriez vivement une réponse. Cette ardeur et ce désir n'étaient pas mauvais, mais notre admirable Maître a jugé à propos d'y mettre un frein, et il a voulu être seul la réponse à toutes vos demandes. Aussi, je suis sûr qu'il aura résolu bien des difficultés depuis que vous attendez la parole d'un homme pourri comme moi.

Donnez-vous donc, mon bien-aimé frère, à notre divin et tout adorable Seigneur, pour avoir en lui la mort et la vie. Car ce n'est pas la vie ou la mort qu'il vous propose, comme aux anciens Israélites ; mais il veut que vous choisissiez la vie et la mort : la vie céleste et divine qu'il mène dans le sein de son Père céleste, vie d'amour, de paix, de calme et de repos en Dieu, vie qui suppose la possession entière de votre pauvre âme par notre tout adorable et tout aimable Seigneur Jésus. Vous sentez bien que ce n'est pas l'affaire d'un moment ; cela suppose la mort entière, à tout soi-même et la plus parfaite sujétion de la nature, avec toutes ses passions et tous ses sentiments, sous l'empire de la grâce. Aussi ne vous tourmentez et ne vous inquiétez pas si vous voyez encore en vous les mouvements des sens, qu'on appelle passions.

Laissez faire notre adorable Maître ; vous ne pouviez pas avoir tout de suite en vous la vie intérieure parfaite de Notre-Seigneur ; il a commencé par s'emparer de vos sentiments et de vos passions. C'est

de là qu'il est résulté que toutes les manifestations de la grâce de Notre-Seigneur en vous ont porté le mouvement dans vos sens et votre imagination. Faites-y bien attention, mon très cher ; dans toutes ces circonstances où les mouvements de la grâce vous ont fait agir si vivement, c'était moins une action de vos sens et de votre imagination, qu'une impression ou une impulsion qu'ils recevaient. Cette action de votre nature n'était pas à elle ; c'était l'impression divine qui en était le principe et la conductrice. Tant que cette action naturelle a pour âme cette impression de la grâce, tant que c'est l'impulsion seule de la grâce qui fait agir, l'action des sens est bonne, elle est excellente. Elle ne devient mauvaise, dans ces circonstances, que lorsqu'on va plus loin que la grâce ne pousse, lorsqu'on ajoute du sien.

Par cette action sur les sens, notre adorable Maître les purifie et les détache des choses de la terre ; il s'en empare, et peu à peu il entre dans le fond de l'âme, et l'établit dans le calme et cette paix qui la mettent dans la véritable perfection du divin amour ; ou plutôt il devient en elle une source et un fondement de paix et d'amour parfait. Remettez-vous donc doucement et en tout abandon entre les mains de votre divin conducteur ; suivez les impressions plus ou moins parfaites qu'il vous donne, et tendez de toute votre âme à cette sainte paix et à ce calme de toutes les puissances, dispositions qui proviennent de la nature et de la vie de Jésus en nous. Je vous dis ces choses, afin que vous n'ayez pas la pensée que tout le passé a été mauvais, et que, partout où votre imagination était pour quelque chose, Notre-Seigneur n'y était pas. Ne croyez pas cela, et bénissez notre divin Maître pour tant de bontés à votre égard que vous n'aviez pas méritées.

Maintenant, il faut répondre à la question principale. Vous voyez, par ce que je viens de vous dire, que je n'irai pas traiter toutes les vues que Notre-Seigneur vous a données comme de simples imaginations. J'y vois du réel. Je crois cependant qu'il faut attendre pour décider votre vocation, à la retraite de l'année prochaine, où vous vous donnerez de nouveau à votre adorable Maître, et examinerez la chose avec M. Pinault, à moins que vous ne l'ayez déjà fait, et qu'il n'ait déjà porté une décision. Et encore, dans ce cas, j'aimerais bien vous y voir revenir de nouveau pendant cette retraite, afin de vous tenir à ce qui sera décidé alors. Car, mon très cher, je prévois

de grandes tentations de l'ennemi pour plusieurs, et peut-être quelques-uns succomberont-ils ; j'avais prévu ces tentations dès avant de quitter Rennes<sup>4</sup>. Voilà pourquoi je désire que vous soyez ferme et stable, et que l'ennemi ne trouve pas à redire dans votre décision.

Les difficultés dont vous me parlez sont grandes, et deviendront, peut-être, plus grandes dans la suite ; cependant il peut se faire que non. En tout cas, je ne comprends pas comment un homme qui a un petit grain de foi peut présenter de pareilles objections. Si on ne devait entreprendre dans l'Église que des choses faciles, que serait devenue l'Église ? Saint Pierre et saint Jean auraient continué leur pêche sur le lac de Tibériade, et saint Paul n'aurait pas quitté Jérusalem. Je conçois qu'un homme qui se croit quelque chose et qui compte sur ses forces puisse s'arrêter devant un obstacle, mais, quand on ne compte que sur notre adorable Maître, quelle difficulté peut-on craindre ? On ne s'arrête que lorsqu'on est au pied du mur ; on attend alors avec patience et confiance qu'une issue s'ouvre, puis on continue sa marche comme si rien n'avait été. Voilà comment ont fait saint Paul et les autres apôtres.

Vous voyez donc que je suis prêt à vous recevoir avec la plus grande tendresse de mon âme. Ma seule condition est que la chose soit solidement décidée avec Notre-Seigneur ; c'est lui et sa très sainte Mère qui doivent vous recevoir, et non pas moi, qui ne suis rien. Ils vous ont déjà reçu, je l'espère bien, de leur saint amour, aussi je vous regarde et vous regarderai toujours comme mon très cher frère en ce saint amour.

Pour l'oraison, je ne puis vous dire grand-chose ; vous êtes dans un état intérieur qui n'est pas stable encore, et qui, nécessairement, a dû changer en quelque chose depuis le temps que votre lettre est écrite, c'est-à-dire depuis trois mois. Ce qu'il sera toujours bon de vous dire et ce qui peut vous suffire, c'est de prendre Notre-Seigneur pour maître dans cette grande science, et de suivre avec docilité le mouvement qu'il vous donne. Vous

---

<sup>4</sup> Il s'agit des difficultés rencontrées dans l'animation des « bandes de piété », petits groupes de spiritualité dont Libermann s'occupait lorsqu'il était encore à Issy. Elles se heurtaient à beaucoup de critiques au séminaire.

savez cette fameuse parole de saint Antoine : « *Pour bien prier, il faut ne pas savoir qu'on prie.* » Pendant votre oraison, il faut que vous ne fassiez aucune attention à ce qui se passe en vous. Suivez le mouvement que Notre-Seigneur vous donne ; voilà ce qu'il y a de mieux.

Pour les mortifications, il faut passer par tout ce que M. Pinault ordonnera. C'est cependant une chose excellente ; mais que faire ? Le bon Dieu vous tient là et je prévois bien que vous ne vous en tirerez pas. Pour votre consolation, je vous dirai que les mortifications extérieures ne font point partie de l'esprit apostolique. L'amour de Dieu, le zèle pour le salut des âmes, l'amour des croix, des humiliations ; voilà ce qui fait l'essence du zèle, mais non pas les mortifications. Aussi saint Paul, quand il veut prouver qu'il est apôtre aussi bien que les autres, fait une énumération effrayante de tout ce qu'il a souffert pour l'amour de notre adorable Maître ; et il en tire une conclusion irréfragable contre ses adversaires. Mais quand il dit : *Castigo corpus meum, et in servitutum redigo*<sup>5</sup>, il donne pour raison la crainte de se perdre en sauvant les autres. Cependant, estimez-vous bien heureux, s'il plaît à Notre-Seigneur, de vous conserver cet esprit de mortification (ce dont je doute) ; car cet esprit nourrira en vous l'amour des croix et des humiliations, ce qui renferme des trésors d'esprit apostolique et une multitude d'autres biens. Dans tous les cas, c'est une excellente chose que Notre-Seigneur vous donne ces désirs de mortifications ; suivez-les avec simplicité, et tâchez d'en obtenir toutes les fois que le désir vous y pousse.

Je vous laisse, très cher frère en Jésus et Marie, entre les mains de ce Père et de cette Mère bien-aimés.

Je suis tout vôtre en leur saint amour.

**F. Libermann, acol.**

---

<sup>5</sup> « Je traite durement mon corps et le tiens assujetti » (1 Cor 9, 1-27, TOB).